

## **STRASBOURG – HENDAYE (1.180 km)**

Du 19 au 23 Juin 1994

J'ai eu peur. Non pas de la balle perdue en Argonne : je ne savais pas alors qu'une Diagonale pouvait se terminer tragiquement avant même d'être commencée. J'ai eu peur, le trait tiré. Car, la ligne droite reliant, sur la carte Michelin, Strasbourg à Hendaye, franchit les Vosges, coupe le bas du Morvan, traverse sans détours la Combraille, le Plateau de Millevaches, les vallonnements corréziens, descend sur la Dordogne, remonte sur le Causse de Gramat, se laisse retomber, passé Rocamadour, et n'en finit plus de jouer à saute-moutons dans le Gers et en Chalosse.

C'était une vraie Diagonale, belle et franche. Pas de celles qui tournent autour du pot, s'en allant chercher le Sud à l'Ouest pour finir lamentablement dans la platitude landaise. Pas une de ces Diagonales qui, pour arriver triomphalement dans les délais, se prêtent à toutes les compromissions de gauche à droite afin de contourner la moindre bosse. Non, une Diagonale digne de ce nom, qui ne craignait pas de défier le centre de la France, de se battre hardiment avec le relief pour conserver, toujours, le cap nord-est/sud-ouest.

J'ai eu très peur, à la lecture du dernier « Petit Diagonaliste », revue spécialisée dans le sujet, contenant de doctes études sur les pérégrinations de ses abonnés. Ce dernier numéro traitait notamment, statistiques à l'appui, et ça tombait bien, des parcours utilisés pour rejoindre Strasbourg à Hendaye. Stupéfaction : aucun des valeureux diagonalistes qui m'avaient précédé n'empruntait la ligne droite tracée sur ma carte. La plupart, en vue du Massif Central, s'en écartaient par la gauche, ou si l'on préfère, opéraient une manœuvre de contournement par la droite, dans le sens de la marche. Fallait-il réviser ma stratégie simpliste et me lancer dans de savants calculs en divisant les kilomètres supplémentaires de plat par le pourcentage des côtes évitées ? La preuve est faite que la subtilité des maths m'échappe. J'ai maintenu. En fait, si les Bretons sont têtus, c'est qu'ils sont de piètres matheux. Ainsi, j'innovais et j'en étais fier. J'ouvrais une nouvelle voie diagonalistique à travers le nombril proéminent de l'Hexagone. Toutefois, dans un ultime réflexe, mon crayon ripant à l'approche du Pays Basque, se laissa glisser vers la mer, sur le bord des Gaves et de l'Adour, comme pour s'excuser de sa témérité. Voilà la montagne basquaise gommée ; sage décision car peut-être n'en resterait-il pas lourd sous la pédale après un périple aussi musclé.

Pour être musclé, ce fut musclé, et mes craintes largement dépassées. Ah, quelle moisson de chevrons, des simples aux doubles, et en quelques fins d'étapes, certainement des triples sinon des quadruples. Et encore, le Père Michelin en avait-il oublié en cours de route, sans doute fatigué d'en poser autant à l'endroit qu'à l'envers. Si bien que, sur la carte, un chevron égaré de distance en distance pouvait en cacher un autre, ce qui faussait complètement les prévisions de moyenne en me laissant croire que la route était pratiquement plate. Mon temps de repos s'en est ressenti.

DIAGONALE –la sixième- de tous les records. En nombre de côtes, en kilomètres sur le plus petit développement, en nuits écourtées, en canicule, en litres de boissons. Je me suis même inquiété pour ma santé en découvrant mes selles vertes. J'eu beau chercher, rien dans mon alimentation à base d'œufs au plat, de sandwiches et de yaourts ne pouvait expliquer que

je chie vert. Mais, puisque tout fonctionnait normalement, il n'y avait pas lieu, finalement, de se faire du souci. Mais puisque tout fonctionnait normalement, il n'y avait pas lieu, finalement, de se faire du souci. Le dernier jour, enfin, j'eus la révélation devant mon énième verre de diabolo-menthe, en récapitulant tous ceux que j'avais avalés deux par deux, sans pouvoir déterminer dans le coût total, la part du colorant.

Ah, que les routes de France sont agréables au mois de juin ! Partout fleurissent les pancartes. En plus des habituels panneaux publicitaires qui agrémentent le paysage, on rencontre d'innombrables petites pancartes bénévoles en bois, en carton, en plastique, piquées fièrement sur le bord du chemin, accrochées solidement à des barrières, clouées irrespectueusement aux platanes. Esseulées en pleine nature ou regroupées en escadrons à l'entrée des agglomérations, elles annoncent toutes les fêtes : la fête des Chasseurs, celle des Pêcheurs, les fêtes Votives et Patronales, la fête des Moissons, celle du Pain, la fête de la Musique, les Concerts, les Courses Cyclistes, les Courses de Chevaux et d'Anes, les Méchouis, les Grillages de Cochon. Et, je ne parle pas des affiches collées aux murs, punaisées sur des panneaux, pendues dans les vitrines. Ainsi, je fus informé de la fête des Lavandières en passant à Noyant-d'Allier qui aurait aussi bien pu s'appeler Noyant-du-Battoir. Heureux village où on lave son linge sale dans la liesse !

C'est bien la preuve que les Français sont de joyeux fêtards. On prépare à la fête en imaginant et confectionnant sa publicité avec ingéniosité et surtout avec les moyens du bord. La Grande Fête –car il n'y en a pas de petite- est annoncée avec force détails par ces minuscules écriteaux qui prétendent informer l'univers mais sont lisibles seulement par les pèlerins à pied ou à bicyclette, espèces plutôt rares dans notre pays civilisé. Je n'ai encore jamais vu un automobiliste s'arrêter devant une pancarte, sortir tranquillement ses lunettes et lire posément l'avis en prenant des notes. Peu importe, l'essentiel est d'avoir la satisfaction du devoir accompli et celle de transmettre la technique aux générations chargées de promouvoir la même fête dans les décennies à venir.

Les fins de semaine sont chargées de flonflons. Partout les fêtes battent son plein. Mais après la fête, ce n'est plus la fête. En témoignent les pauvres pancartes délavées, tristement penchées vers la douve et passées de date depuis belle lurette, périmées, oubliées.

D'autres panneaux, devenus ma terreur, ont fait ma fête. Le mois de juin semble propice aussi à leur prolifération. Reconnaissables de loin à leur forme triangulaire et leur couleur jaune sur laquelle s'active un terrassier, ils annoncent les sinistres travaux routiers. Ceci veut dire pour un randonneur, au pire, chaussées défoncées, épais nuage de poussière venant se coller sur votre sueur, et au mieux, gravillons goudronneux dont vos pneus ne peuvent se débarrasser.

J'ai pu m'apercevoir que les cantonniers sont des gens très organisés. Grande réunion le matin sur le terrain, sans doute pour décider où et quand on va commencer, et qui va travailler. Pas de précipitation. Les moteurs tournent, les machines chauffent. Les préposés aux pancartes, vert recto, rouge verso, placés de part et d'autre du chantier, règlent calmement le ballet des usagers dociles. Les pancartes font autorité. Je n'ai pas vu de chauffard forcer le passage. Il est vrai que la perspective d'un coup de pelleuse sur la tronche est plus dissuasive qu'un coup de sifflet.

Venons-en à la Diagonale.

La marche d'approche se passait sans histoire et j'avais même réussi à ne pas tomber en panne sèche sur les boulevards périphériques parisiens désespérément vides de stations-services. Je dinais tranquillement sur une petite place de Sainte-Menehould, près d'un mur d'entraînement quand je fus violemment frappé à la pommette droite. Etourdi par le choc, je faillis avaler en diagonale, et réalisai que le projectile n'était autre qu'une balle de tennis arrivée en force par la vitre ouverte du véhicule pour m'atteindre juste près des lunettes Rien de cassé. Je m'en tirais avec une pommette bien rouge et toute chaude. Le malheureux auteur de ce tir puissant et malencontreusement dévié vint récupérer sa baballe en bredouillant des excuses. Et je m'endormis sur la chaleur de ma joue, comme au bon vieux temps des taloches maternelles, peut-être en suçant mon pouce.

### STRASBOURG - RAMBERVILLIERS (106 km)

Le départ était programmé à 16 h. L'orage éclata à 15h15. Les platanes dont chaque feuille attendait, immobile, s'agitèrent brusquement et j'entendis le déluge s'avancer sur les toits, envahir les rues et s'abattre sur l'angoisse d'un pauvre diagonaliste déjà abattu. L'eau tombait sans discontinuer et le temps poursuivait sa marche, inexorablement.

16 h. J'étais habillé de pied en cap ; j'avais revêtu mon habit de lumière, avec ma casquette et mes socquettes immaculées, et j'attendais, résigné.

16h10. Aucun espoir d'éclaircie et je fixais tristement mes socquettes blanches. La Diagonale était partie sans moi. Ne restait plus qu'à mettre la plaque de cadre. Courageuse, aimante, dévouée, mon épouse l'ajusta sous les trombes pendant que je fixais de plus en plus fixement mes socquettes blanches.

16h15. Brusquement l'averse s'arrête, laissant sur place les platanes s'égoutter et l'eau ruisseler dans les caniveaux débordés. Plus une minute à perdre : tamponnage de la carte de route au Commissariat et départ en voltige à 16h20, sans même le temps d'un au-revoir consistant.

Après quelques inquiétudes sur un itinéraire cycliste qui ressemble parfois à un passage à gué, je retrouve la plaine d'Alsace, fumante après l'orage. Le col du Hantz (641m) se monte facilement, de même celui de la Chipotte (458m). La route est très calme à cette heure et la forêt embaume. Les gros nuages noirs précipitent le crépuscule, mais j'arrive à Rambervilliers sans encombre, contre un léger vent de face.

Malgré la Fête des Pères qui justifie la fermeture de l'établissement, on me prépare un solide sandwich que j'avale près du repas de famille. Tout en mastiquant à grands coups de mâchoires, j'essaie de répondre le plus distinctement possible aux interrogations, sans m'étendre sur les détails. Il faut s'échapper le plus vite possible vers la chambre, prendre une douche au sprint, plonger dans le sommeil pour s'éjecter du lit à 3 h.

### RAMBERVILLIERS - LUZY (318 Km)

Départ à 3h30. La dynamo ronronne dans la nuit claire. On m'avait dit Epinal difficile à traverser. Il suffisait d'aller tout droit, et pour plus de précautions, de demander sa route. Profitant d'un feu rouge, j'interroge un automobiliste très matinal, costaud moustachu dans

une bagnole démodée au diésel de tracteur. De l'habitacle embrumé, s'exhale un relent de vieux mégots à donner la nausée au plus calaminé des fumeurs. Je suis dans la bonne direction. La route s'éloigne de la ville à travers une forêt humide et un lever de jour grisailleux. Vision fugitive : un chevreuil traverse prestement la route, sans souci de la priorité.

A Bourbonne-les-Bains, petite station thermale fort bien pourvue en hôtels-restaurants, j'étais assuré d'un bon petit déjeuner. Il est vrai que 100 km d'une traite creusent l'estomac et que pour aborder les 200 derniers kilomètres de la journée, mieux vaut faire le plein de combustible. Après une partie de ping-pong entre le premier restaurant rencontré, à l'usage exclusif de ses pensionnaires, et la brasserie dont l'amabilité-aux-cyclistes-affamés est la grande spécialité servie glacé, et qui me renvoie au premier restaurant, lequel ne servira impérativement que ses pensionnaires, je pars chercher fortune au centre-ville.

Fallait-il que je sois sérieusement entamé pour ne pas savoir qu'une pizzeria ne produit que des pizzas et surtout pas d'œufs au plat. Mais, c'est seulement d'œufs au plat dont j'ai envie, et c'est un restaurant chicos, que de prime abord je n'aurais pas cru capable de m'offrir un repas aussi commun, que je trouve enfin mon bonheur. Quinze bonnes minutes de pérégrinations inutiles, pour se retrouver confortablement installé au milieu de curistes désuets qui s'inquiètent mutuellement de leur santé, de leur régime, et des caprices de leur chat – ou de leur conjoint.

Détendu et refait à neuf, je prends la route ensoleillée et vallonnée qui, au carrefour de « La Folie » traverse celle menant à Fayl-Billot, capitale de la vannerie, passe en quelques kilomètres de Haute-Marne en Haute-Saône et en Côte-d'Or. Agréable promenade au bord des forêts de Champlitte et de Fontaine-Française, traversée de la Forêt de Velours avec en son centre l'Etoile de la Duchesse, sérieuse montée le long du Bois de Norges, atterrissage enfin, à Messigny-et-Vantoux, par une petite route qui a subi des ans l'irréparable outrage et sur laquelle ma machine tressaute, tressaille, manque de trépasser.

La fraîcheur du tranquille et bucolique Val Suzon aux hautes falaises, atténue la chaleur lourde. Mais déjà, d'épais nuages viennent assombrir la Forêt de Pasques, et la route encaissée qui se faufile sous les frondaisons, ressemble bientôt à un obscur tunnel. Les hauteurs sur lesquelles j'émerge, près de Sombernon, découvrent un ciel chargé de nuées noires qui laissent dans le lointain, des traînées transparentes. Une averse soudaine mais tenace m'oblige à revêtir l'imper que j'aurais dû garder contre le froid, dans la longue descente vers les petits villages de l'Auxois aux belles demeures bourguignonnes : Echannay, Commarin, Vandenesse.

On accède à Arnay-le-Duc, au plus court, par une petite rue pavée et montante qui arrive sur la place centrale. Pas question de rester flâner aux terrasses de café ensoleillées. La pause est consacrée à une restauration rapide dans les rayons d'une épicerie, pendant que je fais mes emplettes pour le petit déjeuner. On trouve toujours un coin dans la sacoche pour caser yaourts et paquets de gâteaux.

Les gouttes recommencent à tomber à Autun, et quelques kilomètres plus loin, c'est une averse cinglante, ponctuée de coups de tonnerre, qui balaie le paysage. L'endroit est choisi : un tronçon de route en réfection gorgée d'eau avec des bas-côtés boueux dans lesquels il serait sage de ne pas aventurer ses petites chaussures cyclistes. Mais voilà, il faut

impérativement mettre l'imper, et auparavant, le déficeler du porte-bagages, manœuvre qu'il est préférable d'effectuer à l'arrêt, en évitant de se planter au milieu de la route.

La soirée, grise et humide, m'amène à Luzy, terme de l'étape à 21h30. Les 25 derniers kilomètres, sur une chaussée en mauvais état, constituent un condensé de belles bosses propres à achever un diagonaliste trop pressé d'arriver. En prenant son temps on préserve l'avenir et on peut admirer les petites fermes en pierres sous ardoises, dans les vallonnements bocagers, qui me rappellent la Bretagne.

C'est bien joli de transporter une cargaison de yaourts, encore faudrait-il les déposer dans une position confortable pour supporter le voyage. L'un d'entre eux, couché sur le côté et incommodé par les soubresauts, a baillé son contenu dans le sac de guidon, engluant tout ce qui s'y trouvait. De la belle ouvrage. Le dernier repas à base de sandwich est consacré au nettoyage des articles, sortis un à un, puis étalés sur la table du bar.

Je n'étais pas arrivé au bout de mes déconvenues. En enlevant mon cuissard, j'ai senti quelque chose me pendre entre les cuisses : la peau des fesses qui part en lambeaux ! Connaissant le coût de ce bien précieux, je m'empresse de le recoller délicatement au « Cetavlon ». La réparation a tenu. Une fois le postérieur posé sur la selle, après mille précautions, il fallait veiller à le laisser au contact étroit de la peau de chamois, pour n'opérer une déchirante séparation que la journée terminée. Peut-être aurais-je dû garder mon cuissard sous la douche afin d'éviter les brûlures de l'eau savonneuse !

#### LUZY – EGLETONS (261 km)

4h30. Les gravillons de la cour de l'hôtel crissent sous mes roues. Je pars dans la nuit, le brouillard et la fraîcheur. La Loire fumante franchie, les longues lignes droites après Bourbon-Lancy me semblent des faux-plats sans fin. A l'approche de Moulins, la circulation s'intensifie et les transports scolaires se suivent. La vie se répand comme un raz-de-marée, le matin, dans les villes, et le vacarme s'amplifie, rythmé par les horaires de travail.

Comme toujours dans les grandes agglomérations, je perds du temps à chercher ma route et à trouver enfin le petit restaurant sympa qui acceptera de me servir les œufs au plat.

Chaque bistrot a ses habitués du petit café matinal, et ses paumés qui ne peuvent démarrer la journée sans le réconfort du zinc. Entre les premières bouffées de cigarettes toussotantes, les titres de l'actualité sont commentés de façon péremptoire et classés sans appel. Un nouvel épisode de la vie, semble aux précédents, peut commencer.

Après les encombrements du pont qui enjambe l'Allier, je retrouve le calme dans la vallée de la Queune. La journée s'annonce chaude, et la longue côte qui quitte la vallée contribue à élever la température. Ce n'est qu'un prélude aux incessants vallonnements d'une symphonie en vélo majeur et en danseuse, dont le point d'orgue sera Egletons, en Corrèze.

J'attendais impatiemment de rencontrer la Combraille qui précède le Plateau de Millevaches. Le récit d'un diagonaliste, Yves Lanoë, m'avait mis en appétit quand il parlait de l'interminable côte menant à Gouttières. Je n'ai pas été déçu du voyage.

Je repars en pleine chaleur de Saint-Eloy-les-Mines à l'usine bruyante, lesté d'un sandwich qui tient lieu de repas de midi. Je n'ai pas oublié de m'envoyer un double diabolo-menthe et de remplir les deux bidons. J'ai bien fait car il n'y a pas que la côte de Gouttières à se farcir.

D'une hauteur j'aperçois, tout surpris, la Chaîne des Puys. La route, très tranquille, serpente dans un paysage verdoyant de bocage comme il n'en reste plus beaucoup. Les haies, plantées de magnifiques arbres, délimitent les parcelles. J'avance dans une vie sereine qui ressemble à une oasis de calme au milieu de l'agitation mécanique. J'y rencontre des vieux paysans d'un autre âge qui cheminent vers les champs, la fourche sur l'épaule, vêtus de sombre et bottés de caoutchouc malgré les ardeurs du soleil.

Je refais le plein de bidons et de diabolo-menthe à Giat, le temps d'une pause rafraîchissante. Un grand coup de pédale dans le tibia, en remontant sur ma machine, me ramène aux dures réalités de l'existence. Réalités dont ne manqueront pas de souffrir, au coucher, deux vacanciers allemands bien dodus, étalés au bord d'un étang à se faire roussir la couenne.

J'ai vu la Combraille creusée de vallées et, à l'approche de La Courtine, les étangs et les multiples sources du Plateau de Millevaches.

Une heure de retard à Ussel. Mais, dans le café où je remplis de diabolo-menthe, une dernière fois, le réservoir, on m'assure, à l'unanimité, que la route descend sur les 30 derniers kilomètres. Quoi, 30 kilomètres ? Je croyais qu'il en restait 40 ! La journée a été rude et je repars soulagé, après avoir réservé une chambre par téléphone. L'hôtel sera fermé quand j'arriverai mais j'ai noté toutes les instructions pour l'accès, le règlement et le départ matinal. Je n'ai plus qu'à me laisser descendre peinardement jusqu'à Egletons où m'attend un lit douillet et, j'en suis sûr, un sandwich abondamment garni.

D'abord, ça monte après Ussel, longtemps, par une belle route tortueuse et boisée. Ensuite, passé l'usine à bois qui répand d'odorantes fumerolles de sciure brûlée, ça descend, longuement. Puis, ça remonte. Je me balance du 30 X 22 au 50 X 14, du surplace moulinette à l'ivresse de la vitesse. Le dérailleur s'agite en tous sens, faisant sauter la chaîne de pignons en pignons. Je reste calme, économe de mes forces, maîtrisant cette route corrézienne qui s'avance dans la majesté du soir. Mais j'aimerais bien être arrivé à Egletons qui ne doit plus être maintenant qu'à une portée de pédale. Au sommet d'une côte, je crois distinguer au loin, comme une forteresse sombre avec des clochers, qui se découpe en haut d'une crête, sur le ciel orangé. Si loin qu'il faut encore beaucoup descendre pour atteindre, enfin, la ville haut-perchée à 21h30. Ouf !

J'y suis accueilli en musique, et je réalise soudain que ce soir, c'est la Fête de la Musique. Les deux orchestres rock qui assurent l'animation n'ont pas lésiné sur les moyens. Faut aimer et ne pas avoir les oreilles délicates. J'essaie de me frayer un passage jusqu'à un café-restaurant devant lequel la jeunesse se trémousse. La bicyclette appuyée sur la façade, après une difficile approche entre les tablés de la terrasse, je dois encore parvenir au bar pris d'assaut car, il me le faut mon sandwich, mort ou vif. D'un naturel poli, j'attends mon tour sagement au milieu de cette mêlée d'agités d'où les mains passent sans vergogne au-dessus de ma tête pour cueillir les demis servis à tour de bras. Pour moi, ce sera un diabolo-menthe, UN DIABOLO-MENTHE, dois-je crier dans la tempête, et surtout, UN SANDWICH bien tassé avec fromage, tomate, etc... Pour le diabolo, ça ira. Mais pour le sandwich, y a pas le temps. Je pourrai en avoir un au restau alors ? Pas question, c'est complet et ça déborde. Mais il me le faut MON sandwich, absolument, sinon je tombe d'inanition, moi ! Bon, on vous le

fait le sandwich. Et je repars dans le brouhaha avec mon sandwich expresso : un bout de baguette sans beurre, et une méchante tranche de jambon, sans rien d'autre, dont je vais m'empiffrer à l'hôtel, au calme.

En remontant sur le vélo, je sens le sol. Pas possible : la roue arrière à plat. Est-ce une vraie crevaison ou un tour de mauvais plaisant qui aurait dégonflé la roue pendant que je bataillais au bar ? Je le constate dans la cour de l'hôtel qui déjà s'assombrit, c'est bien d'une traîtresse crevaison dont il s'agit. La dégustation du sandwich sera pour plus tard.

Tout le chargement est étalé dans la cour, et je viens de remettre la roue après changement de la chambre à air. Je gonfle, gonfle, au maximum de ma mini-pompe quand, soudain, la valve lâche et tout se dégonfle illico ; ma pompe s'agite dans le vide. Enlever la roue, défaire à nouveau le pneu avec difficulté. Je n'ai pas le choix. Si je veux conserver une chambre de secours intacte, je dois réparer celle percée. Le jour a sérieusement baissé. Il faut trouver le trou, étaler la dissolution et appliquer la rustine. Trop de précipitation, la colle n'était pas sèche et la rustine ne tient pas. Regratter la chambre pour éliminer la colle, recoller. Ça tient. Remettre le pneu. Alors là, ça se complique. Mes doigts, engourdis par des heures de guidon, n'ont plus de force. Je n'arrive pas à repasser le pneu dans la jante. Après des minutes d'efforts intenses où j'ai envie de tout plaquer, le pneu s'ajuste enfin. Dernière vérification avant gonflage. Patatras, la chambre est coincée entre le pneu et la jante sur dix centimètres. Je ne me sens pas capable d'enlever le pneu une troisième fois. Que faire ? Aucune aide à espérer. Je suis seul au fond de mon impuissance. Je dois partir à 3h45 demain matin. Ou je reste ici et c'en est fini de ma Diagonale, ou je m'en tire coûte que coûte. Epuisé par tant d'efforts, trempé de sueur, le ventre vide, je m'arc-boute à nouveau sur la roue. Mais les doigts ne répondent plus. Plié en deux sur l'ouvrage depuis une demi-heure, j'ai mal partout. Des larmes de détresse me montent aux yeux. J'en chialerais comme un gosse, assis dans la pénombre, au milieu de mon barda. Une journée de vélo dans les pires bosses est une épreuve moins dure. Je pense être allé au bout du bout, et je ne vois plus d'issue. Ça ne servirait à rien de donner des coups de pied partout, ultime accès de rage, qu'à se faire enfermer pour folie furieuse. Je suis incapable de maîtriser mes doigts, je ne les sens plus, ils se dérobent alors que les gestes devraient être précis. Enfin, dans un dernier sursaut, avec l'énergie du désespoir, et avec tout ce qui me reste, je force sur le pneu qui finit par passer le rebord de la jante.

Je m'en suis sorti, complètement vidé, les doigts aussi douloureux qu'après une onglée. Maintenant, il faut presque nuit. A tâtons, je rassemble mes affaires éparpillées autour de moi. Je n'arrive pas à retrouver la petite boîte où je range les rustines et le tube de dissolution. Je ratisse toute la cour pour m'apercevoir, finalement, que je serrais la fameuse boîte dans la main. Décadence du diagonaliste à la peau des fesses râpée et aux doigts de manchot !

Je n'ai plus qu'à me reconstituer au sandwich avant la douche bienfaitrice. Ce n'est pas la digestion qui m'empêchera de dormir, ni la musique dont les couinements m'entraînent dans un sommeil court mais profond.

### EGLETONS – EAUZE (301 km)

Je suis réveillé aux accents du rock à 3h15. Moment d'angoisse pour commencer la journée : la réparation a-t-elle tenu ? La bicyclette m'attend dans la cour, prête au départ. L'un des groupes joue avec toujours autant de conviction pour quelques danseurs rescapés.

Sous les regards étonnés de ma présence incongrue, j'ai l'impression d'être un extra-terrestre avec mon harnachement de cycliste égaré dans la nuit.

La lune joue à cache-cache avec les nappes de brouillard. Je suis escorté de grands arbres dont le sommet se perd dans la brume endeuillée. La route semble comme un trait de lumière froide qui entaille les sombres futaies. Soudain, derrière moi, une cavalcade de chien enragé me donne la chair de poule et des ailes aux pédales. Je n'entends bientôt plus que des aboiements hargneux qui se perdent dans la nuit. Puis, le silence d'un monde d'ombres dans lequel j'avance, tel un fantôme. Monde inconnu qui fait peur de ses gouffres noirs, de sa lumière diaphane, de son calme insondable. Monde qui me guette de ses mille regards invisibles, moi l'aveugle aux yeux grands ouverts sur l'irréel. Le faisceau de mon phare glissant sur la route est ma canne blanche.

Après Marcillac-la-Croisille, le brouillard s'épaissit, empêchant le jour de se lever et engourdisant mes doigts. Je peux quand même désactiver la dynamo juste avant la plongée sur le barrage d'Argentat, à plus de 60 km/heure. D'un coup j'arrive sur la Dordogne. Spectacle fantastique : un château se dresse au bord de l'eau, sorti tout droit d'un conte de fée. Les rives abruptes et sombres, tronquées par une chape cotonneuse, l'enserment avec son reflet immobile, silencieusement.

Première pause à Argentat. Il est 6 heures. Tout est calme, gris, et l'air chargé d'humidité, frisquet.

Je m'obstine à suivre la rive droite de la Dordogne alors que la route est en réfection, et je passe sur des portions sans revêtement, à même la caillasse et la poussière. Sans encombre, sans grand plaisir et sans trop de vigueur. Serait-ce un jour sans ? J'espère me refaire une santé à Bretenoux car le manque de punch pourrait tout simplement venir d'un vide à l'estomac. Mais, s'il est l'heure de balayer le trottoir devant le restaurant, le temps n'est pas encore venu –ni l'humeur- de préparer des œufs au plat. Il faudra chercher fortune plus loin, m'enfiler par erreur sur une petite route qui monte, monte à la limite de l'équilibre quand on est au bord de la fringale, arriver tout surpris à Castelnau, descendre au village de Nicole, m'engager malencontreusement dans la direction de Saint-Céré, revenir sur mes pas et atterrir enfin dans le petit bistrot de Nicole, dernier recours avant la grimpée sur le Causse.

Ici, on n'a pas de faux prétexte pour vous faire passer votre chemin. On vous accueille en toute simplicité même si les œufs sont encore chez l'épicier. Mais il n'y a que la route à traverser; c'est vite fait pendant que je sirote mon diabolo-menthe. Ah, ces œufs cuisinés à la graisse de canard, dont il ne restera pas une seule trace de sauce dans l'assiette !

Au fur et à mesure que la route s'élève, j'émerge de la brume qui reste confinée dans la vallée de la Dordogne. La vie prend des couleurs, redevient gaie malgré les nombreux emplâtres qui recouvrent la route. Les cantonniers viennent encore de sévir. Le goudron frais dégouline sous les gravillons balancés à pleines pelles qui font carillonner mes garde-boue. Sans transition, on passe de la fraîcheur matinale à la chaleur de l'été et il n'est pas recommandé de rester trop longtemps au soleil pour admirer le site de Rocamadour.

Mon chemin m'entraîne dans un paysage remarquable de calcaire et de maigre végétation, tout au fond d'une vallée dont les méandres verdoyants me semblaient, vus d'en haut, l'ancien lit d'une rivière. Je dois me badigeonner abondamment de crème solaire avant de redescendre dans une autre vallée puis remonter, suant, vers Reilhaguet.



Gourdon, en plein midi. Les tables sont aux terrasses où l'on cherche l'ombre. Ma plaque de cadre suscite les interrogations admiratives de deux jeunes femmes qui ne tarissent ni de compliments ni d'encouragements, sous la mine renfrognée de leurs compagnons obstinément muets.

La délicieuse vallée de la Thèse, sous les ombrages, me permet une bonne partie de manivelles. Mon élan est stoppé par la rude montée de Fumel exposée au soleil brûlant.

Le diablo-menthe n'est pas de la dernière fraîcheur mais le « Café de Paris » n'est pas de la première jeunesse non plus. Le décor doit dater des années cinquante et les personnages aussi. Les patrons et les clients sont de la même génération tricot-de-corps-bretelles, semblables aux spectateurs du Tour de France sur les « Miroir-Sprint » d'autant. Du temps où les coureurs cyclistes avaient des gueules de forçats et le boyau de secours croisé autour des épaules. Tamponner mon carnet de route n'est pas une mince affaire car il faut retrouver le cachet puis le tampon encreur presque desséché, et s'y prendre à deux fois pour ajuster le tir. Scène touchante que ces deux braves personnes s'entraident en marmonnant pour me rendre service.

Il paraît qu'il fait très chaud et je ne suis pas pressé de repartir malgré ma petite demi-heure de retard et les côtes du Gers qui m'attendent. Mais il faut replonger dans la chaleur et la circulation, jusqu'au Pont de Penne, sur la route qui longe le Lot. Je quitte sa vallée pour rejoindre Agen via Laroque-Timbaut, en traversant un relief tourmenté dont les chevrons ont été oubliés sur la carte Michelin.

Agen. Me voilà perdu en pleine ville, étourdi par la circulation. Personne ne m'indique la même direction. La Garonne franchie, je vais sur Nérac alors que je devrais me diriger vers Condom. Je n'ai pas cru un petit vieux qui voulait m'envoyer par Roquefort pour retrouver la route de Laplume et j'ai préféré écouter un garagiste qui m'a fait longer l'autoroute afin de reprendre le bon itinéraire. Finalement je me suis tapé une sacrée côte, vers Estillac, que j'aurais évitée en rejoignant Aubiac si j'avais écouté mon petit vieux. Et je n'ai pas fini d'en ingérer des côtes ; la journée est loin d'être terminée.

L'arrêt de Laplume n'était pas prévu au programme mais déjà, il faut y arriver à Laplume. Pour les 65 derniers kilomètres, une grosse part de gâteau basque bien bourratif, descendue au diablo-menthe ne serait pas de trop d'autant plus qu'à l'heure qu'il est, je ne risque pas de trouver beaucoup de ravitaillement et que le patron du bar ne me laisse pas d'illusions sur le relief qui m'attend.

Au moins, je ne suis pas gêné par la circulation et j'ai tout loisir d'admirer le crépuscule sur les coteaux Gersois. Peu à peu le ciel s'embrase magnifiquement avant de virer doucement à l'orange. Les derniers feux ne sont pas éteints qu'apparaît la lune, disque d'argent bien découpé.

De Condom, je réserve une chambre à Eauze. L'hôtel sera fermé mais, une nouvelle fois, on me fait confiance. Je n'oublie pas de m'envoyer, pour la route, une dose de diablo-menthe. Et ça repart, à la chandelle, avec plus d'une heure de retard.

Il fait nuit, la lune veille sur moi. Les bosses sont de plus en plus dures. Chaque jour, j'ai l'impression d'effectuer un brevet cyclo-montagnard ou une « Bernard Hinault » à

l'endroit et à l'envers. Au sommet de chaque côte, j'espère apercevoir les lumières d'Eauze. La moyenne a sérieusement baissé. Je me contente d'assurer, sans brûler trop de calories car je sens la fringale arriver. Mais je veux tenir jusqu'à Eauze où je pense manger.

J'y suis enfin, peinant dans le dernier faux-plat. Il est 23h10. Heureusement un bistrot est encore ouvert. Enfin un sandwich. Désolé, plus de pain, pas de sandwich. Pourtant il y a une baguette, là, sur une table, derrière le patron. Oui mais c'est à un client. Devant mon désarroi, le client m'offre spontanément sa baguette. La moitié me suffit que je dévore avec tomate et petits cornichons. L'hôtel n'est pas loin, je suis au lit à minuit.

### EAUZE – HENDAYE (202 km)

C'est la dernière journée. Pour éviter toute surprise je pars à 4 h, une heure plus tôt que prévu. Ainsi j'aurai deux heures en réserve pour arriver dans les délais, ce qui est quand même juste.

Je retrouve la lune sur ma route. La nuit est tellement claire que je roule sans la dynamo. Clarté superbe, diffuse, où tout est sérénité. Le temps semble suspendu à l'astre lunaire.

Après Nogaro l'aube blanchit sans transition. Doucement la vie reprend sa lente respiration. Derrière moi l'horizon rosit et un coq lance le premier appel dans l'air limpide, avant que le gazouillis des oiseaux n'envahisse le silence. Il me semble qu'au fil des randonnées, j'entende moins de coqs saluer le lever du jour. Enfermé dans les élevages concentrationnaires, le gallinacé ne règne plus orgueilleusement sur les basses-cours. Notre symbole national en est réduit à caqueter piteusement avec des milliers de semblables et il ne verra le soleil que lors de son dernier voyage. Même le coq de mon voisin, au chant si conquérant, n'a pu résister à la vindicte des lève-tard. Il a dû rendre son dernier cocorico.

Dans la pureté du petit matin, je suis heureux. La pédalée légère, j'arrive au terme de mon voyage et je trouverai toujours extraordinaire de traverser la France ainsi, à bicyclette.

Aire-sur-l'Adour. Je file bon train sur une longue ligne droite. Mais je commence à m'inquiéter : j'aurais dû trouver une petite route à droite, peu après la ville. Or, je m'en éloigne et pas âme qui vive pour me renseigner. Coup de chance, je rencontre bientôt un jeune homme au bord de la route. Lui recherche, à 6 heures du matin, la tombe d'un Résistant, et moi, la direction de Geaune. Avec ma carte Michelin découpée autour de mon itinéraire, il me manque de précieuses indications et, sur mon bout de carte mon interlocuteur n'arrive pas à s'orienter. Après beaucoup de palabres, nous finissons par convenir que je roule vers Bordeaux alors que je devais prendre vers Pau, à l'opposé. Je dois rebrousser chemin sur trois kilomètres, furieux d'avoir gaspillé une demi-heure de sommeil, mais satisfait aussi, d'être parti une heure plus tôt afin de parer tout à imprévu. Tout de même, je viens d'entamer mon capital-sécurité et je ne sais pas ce que la suite me réserve.

Ce n'est pas sur la route d'Hagetmau que je gagnerai du temps ; la belle et collineuse Chalosse doit s'apprécier à efforts mesurés. Aujourd'hui le soleil a décidé en mettre un bon coup et il est conseillé de se dépouiller malgré l'heure matinale.

J'ai cru repartir d'Hagetmau le ventre vide : c'est seulement au quatrième restaurant que j'ai pu déguster mon habituel petit déjeuner. Mère de solliciter ce service qui me paraît si simple et qui semble si compliqué au point de m'envoyer paître chez le concurrent. Mère de cette compassion hypocrite qui vous fait tourner les talons et perdre votre temps. Z'en n'ont rien à fiche que je sois parti à 4 heures ce matin et que j'ai les jambes flageolantes. Faut pas bousculer la routine, même si j'arrive tout droit de Strasbourg et que je marche sur la tête ; c'est pas le matin qu'on mange des œufs au plat. Enfin, récompense de mon entêtement, je me régale dans un « Logis de France ». Ca mérite des félicitations. Montre-moi comment tu cuisines les œufs-au-plat-jambon et je te donnerai des étoiles.

Encore une série de montagnes russes jusqu'à Orthez. La route franchit les rivières Luz de France et Luz de Béarn et après ces dépressions suivies de bien belles côtes, je n'aurai plus besoin d'utiliser le plus petit plateau appelé aussi « plateau de montagne ».

Travaux annoncés avant la ville : on refait la chaussée. En plein soleil, j'attends mon tour de passer le chantier, dans la file des véhicules qui viennent s'agglutiner au feu rouge et dans les gaz d'échappement. Le signal donné, le cortège s'ébranle et la poussière envahit l'espace. Attentif à conserver ma place, je m'applique à garder l'équilibre sur la bande étroite de galets éblouissants, tassée par le passage des roues. Et soudain, je ne contrôle plus. Je plante ma roue dans le bas-côté non stabilisé et me voilà, stoppé net, vidant les arçons, allongé dans la poussière. Aucun automobiliste ne s'arrête ; tout juste si on ne me passe pas dessus. Rien de cassé, juste un simple hématome sur la cuisse et une petite écorchure au coude. La bicyclette est intacte. Je veillais à laisser mon unique maillot bien propre jusqu'à Hendaye ; je me retrouve poudré sans frais, des pieds à la tête !

Halte à Puyoo, j'y dois faire tamponner mon carnet de route. La fraîcheur du diabolomente est si bienfaisante que je ne résiste pas au plaisir de m'en jeter un autre derrière la cravate. Je remets ça à Peyrehorade, après un passage à la pâtisserie. Double diablo et double gâteau. C'est une affaire qui marche.

Le soleil brûlant, presque au zénith, incite au farniente et je me la coule douce le long des Gaves Réunis de Pau et d'Oloron, qui rejoignent l'Adour aux eaux jaunâtres. Tout va bien, j'ai de l'avance et je roule tranquillement, sans souci. Mais au bout d'un moment, sur cette route plate qui commence à m'ennuyer, l'envie me prend d'appuyer sur les pédales et de tirer sur le guidon. Depuis le départ, je n'arrête pas de grimper et de descendre ; faire 35 kilomètres sans côte confine à la monotonie.

Bayonne avec sa circulation bruyante et puante. Et moi avec mon bout de carte Michelin, à m'interroger devant les pancartes. Paumé. Un automobiliste –cyclotouriste de son état normal- a vu ma plaque de cadre et vient à mon secours. De feux rouges en feux rouges, ballotté dans les turbulences de la vie citadine, l'œil aux aguets et le réflexe prompt, je parviens à sortir du piège mortel et à atteindre Bidart. Infernal.

Mes bidons se sont évaporés. Il importe d'humidifier le gosier qui commence à se dessécher. Un petit bistrot à l'entrée de Saint-Jean-de-Luz est le bienvenu. Il n'y est question que de chaleur étouffante, écrasante, de thermomètre à la limite de l'explosion, de records de canicule. Il me semblait bien que ma crème solaire avait des allures d'huile de friture mais, parvenu au Sud, j'y croyais la température conforme aux normales saisonnières. Le soleil peut chauffer jusqu'à l'ébullition, je n'en savoure pas moins mon triomphe devant mon avant-

dernier verre de diablo-menthe. J'ai réussi la Diagonale qui me faisait peur et j'ai enfin résolu l'énigme de mes selles vertes.

Largement dans les temps, je prends mes aises : coups de téléphone pour annoncer mon arrivée glorieuse à toute la Bretagne, détour par le port, recueillement sur le pont d'où les diagonalistes-artistes ne manquent pas de prendre la merveilleuse photo-souvenir.

Euphorique, je quitte Saint-Jean-de-Luz quand, machinalement, je jette un coup d'œil à ma montre. Panique à bord. Ma sueur devient subitement froide. Il me reste juste le temps d'atteindre Hendaye dans le délai. Et si je crève, s'il m'arrive un incident mécanique, si je ne trouve pas le Commissariat Central ? Plus une seconde à perdre, je remets plein gaz et je fonce à toutes pédales.

L'effort subit m'a remis les idées en place et les pendules à l'heure. Mon esprit cafouilleux, sans doute dérégulé par un rayon solaire plus ardent que les autres, avait mal interprété le rapport entre les données de la feuille de route et les indications de ma montre. Il faut être particulièrement vigilant à l'issue d'une Diagonale. L'état de grâce peut engendrer des effets secondaires dévastateurs. Ouf, il me reste bien 2h30 pour effectuer les 14 derniers kilomètres. A moins d'être terrassé par une nouvelle émotion, je devrais parvenir au but dans le temps imparti.

Ca y est : Hendaye, sa plage, ses vacanciers, son Commissariat au bord de la mer où je dois faire tamponner mon carnet de route, et l'Espagne de l'autre côté.

J'ai envie d'une grosse glace débordant d'un cornet double, que je me sentirais descendre délicieusement jusqu'au bout des orteils. Mais de glaces, point. Pourtant, j'ai cherché. Une charmante pâtissière m'a même conseillé de retourner à Saint-Jean-de-Luz chez le meilleur fabricant de glaces de la Côte Basque puisque c'est d'une vraie glace que je veux. En désespoir de cause, je me contente d'un esquimau pour fêter mon arrivée.

Maintenant que l'affaire est entendue, je dois rejoindre une chambre d'hôte à Ascain. Dans la descente du petit col de Courlecou aux pourcentages sérieux : crevaison. Bien entendu, de la roue arrière. Pour aller plus vite, pas question d'enlever les bagages. Et la réparation commence avec des doigts toujours aussi gourds qui n'arrivent à sortir la chambre à air qu'à grand-peine. Efforts intenses pour remettre le pneu. Tout est correct. Ne reste plus qu'à remonter la roue. La chaîne a fait des nœuds avec le dérailleur. Il faut démêler tout ça, soulever le vélo d'une main et ajuster la roue de l'autre. En forçant le passage, je fais sauter un patin de frein. Bon, reprenons l'opération et d'abord, débarrassons le porte-bagages avec les mains pleines de cambouis. J'ai simplement un petit tournevis comme levier pour enfoncer le patin dans son logement. Après des minutes et des minutes d'efforts qui me font ruisseler de partout, je réussis à le replacer. Je peux me décrocher dans une maison voisine avant de reprendre la route sur des plaques de goudron fondu.

L'accueil est si chaleureux à Ascain avec force verres de sangria, de vin et de champagne, que je gagne ma chambre tard dans la nuit avec la bizarre impression d'être embarqué sur un bateau en pleine houle.

La matinée est bien avancée quand j'émerge. Déjà quelques heures de retard sur mon programme pour remonter vers Bordeaux où mon épouse doit me récupérer. Plus de temps à perdre.

En fouillant mon sac de guidon, passant à Saint-Pée-sur-Nivelle, je trouve la carte que j'ai oublié de poster, selon le règlement des Diagonales, dans les 30 derniers kilomètres. A nouveau des soucis. La vie est un éternel recommencement.